

POLAR ET POURENFANT

par Henriette Bichonnier

*Au dossier de l'auteur pour enfants,
ce « nouveau venu »,
les réactions d'Henriette Bichonnier
aux propos d'Isabelle Jan **

« **L'**auteur pour enfants est un créateur nouveau. Il appartient au monde de la modernité. Sans risquer de comparaisons qui s'avèrent toujours simplificatrices et même caricaturales, on peut simplement avancer que l'auteur pour enfants a la même date de naissance approximative que l'auteur de polar, de science-fiction ou que le scénariste », dit Isabelle Jan dans *Les livres pour la jeunesse* (Le Sorbier). En rapprochant d'une manière aussi osée « le polar » et le « Pour-enfants », Isabelle Jan prend le risque d'être interpellée sur la question de savoir, premièrement à quelle date remonte l'auteur de polar, deuxièmement, à quelle date remonte la modernité.

Mais les auteurs pour enfants et tous ceux qui aiment les livres-jeunesse en général se réjouiront plutôt de cette vérité nouvelle. Bien sûr que oui, l'auteur pour enfants et l'auteur de polar sont du même métal. Non seulement l'un et l'autre (que pour la commodité nous appellerons Polar et Pourenfant) ont en commun d'avoir choisi un domaine restrictif (ou spécialité), mais encore ils jouent le même

jeu avec leur écriture : celui de l'image. L'image rhétorique s'entend, c'est-à-dire l'art du raccourci fulgurant qui mène droit à l'essentiel.

L'art du raccourci

Polar et Pourenfant établissent des types, adhèrent à des conventions qui leur permettent de se débarrasser en bloc de toute explication. « Quand vous ne savez plus quoi faire pour relancer l'action, disait Raymond Chandler, faites surgir un type avec un flingue à la main. » Quand vous ne savez plus quoi faire pour avancer dans une histoire, faites voler les tables, parler les animaux, faites surgir une fée avec sa baguette. Et surtout ne donnez aucune raison. Tout est normal, tout va de soi.

Cette épuration du récit, qui s'appelle aussi raconter, est justement le mécanisme dont naît l'image. Dans un album pour enfant, l'illustration a sa place non pas seulement pour aider le lecteur à comprendre, mais parce que le texte lui-même est déjà une imagerie en soi. Aucun sondage ne le dit, mais c'est sans dou-

(*) Isabelle Jan, *Les livres pour la jeunesse, un enjeu pour l'avenir*, Le Sorbier, 1988.

te le même phénomène qui a poussé le polar dans les bras du cinéma et qui en fait le genre le plus souvent adapté à l'écran. L'irrésistible appel vient de conventions, déjà visuelles dans l'écrit, et qui passent tout naturellement l'objectif. A cause des feutres mous, des petites pépées, des vilains voyous et des détectives blasés, nous disposons de stéréotypes qui sont autant d'exercices de styles et à partir desquels on peut broder à l'infini. On voit défiler dans les textes Pourenfants toutes sortes de figurines revues et corrigées par la « modernité » (date exacte ?) et on retrouve dans le polar moderne des stéréotypes du polar d'origine (date exacte ?) remis au goût du jour.

D'un côté, les fées se mettent à conduire des autos, les sorcières passent l'aspirateur. Et Perreault est quand même toujours là. De l'autre, un décalé devient un héros de choix (René Belleto). Un loser entouré de branchés et de paumés fait un détective intéressant (Tito Topin). Les deux s'inspirent du mythe de Chandler : *the loner* (le solitaire).

Sérieux, s'abstenir

Notons aussi que Pourenfant et Polar ont approximativement les mêmes ennemis : des gens qui n'aiment pas se faire rouler dans la farine. Cette manie qu'ont Pourenfant et Polar de ne rien expliquer tout en suivant une logique imperturbable exaspère les esprits pragmatiques et réfléchis comme Edmund Wilson qui écrivait, à propos de Chandler : « Je sentis à nouveau descendre sur mes épaules une vieille dépression que me donne le roman policier : l'explication du mystère, quand elle vient, n'est ni intéressante ni suffisamment plausible. Elle ne réussit pas à justifier l'excitation produite par la construction élaborée d'événements pittoresques et sinistres. Et l'on ne peut s'empêcher de se sentir floué (...) D'où ma conclusion finale : lire des romans policiers est simplement une sorte de vice qui, par sa sottise et sa nocivité, se classe quelque part entre la cigarette et les mots croi-

sés » (*Why do people read detective stories*, 1944, *Autopsie du roman policier*, 10/18, 1983.).

On imagine facilement pourquoi les mêmes qui réclament un peu de vraisemblance et de réflexion au nom de la littérature tout court, s'insurgent devant le concentré d'invraisemblance et de frivolité que représente le récit pour enfants.

Là où Polar joue encore à faire vrai en dissimulant le faux avec soin, Pourenfant ne se donne même pas cette peine. Il tisse l'improbable, ajoute l'imprévisible, et mélange avec soin. On aura beau affirmer que Lewis Carroll s'adresse aux matheux, que le policier relève de la démonstration logique, personne ne pourra le croire et on aura bien raison. Ce fameux esprit de déduction que l'on est censé affiner en lisant un polar est en réalité un jeu simple : cherchez l'erreur. Un jeu purement visuel dans une action créée par une chaîne d'images sur lesquelles ne se superpose aucune pensée qui ralentirait le récit.

Fatale rencontre

Nés du même tonneau, Polar et Pourenfant devaient fatalement se rencontrer un jour ou l'autre. Le phénomène est assez récent, si l'on veut bien admettre que le Club des cinq n'est en aucun cas policier puisqu'il n'y a pas police. On trouve désormais du Polar Pourenfant chez de nombreux éditeurs : Casterman-Mystère, Poche Nathan Polar, Hachette poche, Syros Souris Noire, où les spécialistes d'un genre et de l'autre se confondent pour aboutir à une double spécialisation (notez bien au passage le rapport entre spécialiste et flingue, cela vous servira pour plus tard). Les mouvements d'une spécialité à l'autre suivent un itinéraire parfois inverse. Par exemple Daniel Pennac, dont *La Fée Carabine* est maintenant célèbre (Série Noire), avait déjà produit pour les enfants *L'œil du loup* et *Cabot Caboche* (Nathan, Arc-en-Poche), tandis que Hervé Jaouen, star du suspense chez Denoël, est passé sans difficulté du côté des enfants pour *Souris Noire*.

L'ensemble fait un peu compliqué, presque désordre, et on se demande s'il ne faut pas être zinzin pour superposer ainsi deux spécialités, surtout quand on est un auteur pour enfants qui écrit un polar pour enfants, et que l'on connaît la vraie mission de l'écrivain, soit « Maître en son art, inspiré, souvent polyvalent, et qu'il ait été de son vivant encensé ou maudit, destiné à faire tout de suite ou plus tard la fortune de l'éditeur qui aura eu assez de nez pour reconnaître son originalité et se mettre au service de son art » (Isabelle Jan).

Sur ce point, Pourenfant et Polar ont longtemps eu les mêmes difficultés pour justifier leur appartenance. Littérature ? Non littérature ? Anti-littérature ? La question se pose d'ailleurs chaque fois qu'un auteur a une précision de trop accolée à sa production. Les spécialistes rendent la littérature méfiante. Elle les trouve d'abord spéciaux, puis spécieux, jusqu'au jour où elle ne les trouve plus parce qu'ils sont ailleurs. C'est le cas des auteurs de polar puisque le cinéma leur a donné leurs lettres de noblesse.

Il y a seulement quatre ans, quand le Mercure de France lançait sa collection de romans policiers, la tendance commençait déjà à s'inverser et c'était les auteurs de littérature tout court qui se retrouvaient face au défi suivant : sauriez-vous écrire une histoire policière ? « Quand j'ai commencé à écrire mon histoire, disait Suzanne Prou, je me suis demandé ce qu'il fallait faire pour la rendre policière. Alors, j'ai cherché une énigme » (*Les amis de monsieur Paul*, 1985).

Désormais, le problème ne se pose plus en ces termes. Aucun auteur de polar ne se soucie plus de savoir s'il est dans une collection polar ou non et s'il a une plume ou non. Et

c'est là où les chemins de Polar et Pourenfant se séparent. Car si l'un est rassuré sur son étiquette, l'autre ne l'est toujours pas. Isabelle Jan suggère un début de non étiquettage dont il faudrait tenir compte si on veut cesser de s'interroger inutilement sur l'auteur pour enfants (pardon : pour la jeunesse). Elle dit que ces livres relèvent d'un autre domaine, qu'il sont ailleurs, que c'est autre chose. Ne cherchons pas à les faire entrer dans un tiroir littéraire ou non, mais examinons seulement les faits : ils sont adressés aux enfants.

Point final.

Je cite : « L'auteur pour enfants ne cherche pas l'originalité intrinsèque, mais l'excellence dans son domaine. Ayant choisi un public, il peut prétendre établir, au travers de son œuvre, mais aussi de sa personne, un rapport avec lui. Contrairement à l'éditeur, confiant dans sa capacité commerciale et qui publie pour un lectorat anonyme, l'auteur pour enfants (c'est vrai depuis Lewis Carroll) s'adresse à un lecteur connu et singulier. Aujourd'hui, l'auteur pour enfants va volontiers à la rencontre de son public. Il le connaît et, dans la majorité des cas, il aime échanger avec lui. Cela fait même partie de son travail de création. » Et voilà.

Bien sûr, en écrivant tout cela, je me rends compte des raccourcis fulgurants que je prends. De l'impasse impardonnable que je viens de faire sur la définition de deux choses essentiellement définissables et sur lesquelles les esprits précis exigent des précisions : le policier et la littérature pour enfants.

Pour l'instant, si vous le voulez bien, retenons simplement ceci : l'auteur pour enfants a la même date de naissance approximative que l'auteur de polar. ■

